

Cathy Marie Buchanan, Denis Robitaille, Alain Boucher

Annabelle Moreau

Numéro 156, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73094ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moreau, A. (2014). Compte rendu de [Cathy Marie Buchanan, Denis Robitaille, Alain Boucher]. *Lettres québécoises*, (156), 26–27.

☆☆☆☆

CATHY MARIE BUCHANAN

Les filles peintes

Montréal, Marchand de feuilles, 2014, 486 p., 34,95 \$.

Danser Paris

Edgar Degas avait une réelle fascination pour les danseuses de ballet de l'Opéra de Paris. Il les a immortalisées sur toile, mais a aussi façonné la *Petite danseuse de quatorze ans*. Cathy Marie Buchanan s'est inspirée de l'histoire de la petite fille derrière la célèbre sculpture pour son magnifique roman *Les filles peintes*.

Marie Van Goethem, 13 ans, est aspirante au corps de ballet de l'Opéra de Paris. Un peu vieille pour souhaiter danser sur la majestueuse scène. C'est qu'elle s'y est mise plus tard que les autres, à commencer par sa jeune sœur, Charlotte, 8 ans, belle comme un cœur, et talentueuse en plus, qui ferait tout pour être remarquée, mais qui saute plus haut et mieux que les autres.

C'est Antoinette, l'aînée de la fratrie, qui aurait dû récolter les honneurs du public. Mais sa mauvaise humeur lui a valu le renvoi des petits rats par M. Pluque avant qu'elle ait pu aspirer à la gloire. Elle veille maintenant sur ses deux cadettes, puisque leur père est décédé quelques mois plus tôt et que leur mère préfère désormais sa bouteille d'absinthe à la maternité. Et ce ne sont pas les pauvres gains de la mère comme blanchisseuse chez M. Guiot qui seront suffisants pour soutenir les aspirations de ses filles.

Cathy Marie Buchanan, écrivaine née près de Niagara Falls et habitant désormais à Toronto, s'est inspirée du Paris de la Belle Époque, de son foisonnement culturel — notamment l'arrivée des impressionnistes, mais aussi des divers procès de criminels de l'époque — pour imaginer le destin des trois sœurs Van Goethem entre 1878 et 1881 dans un quartier malfamé près de la rue de Douai. Son roman foisonnant et puissant est captivant de la première à la dernière des quelque 500 pages.

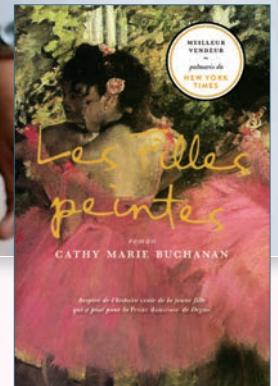
Parue en 2012, la traduction d'Annie Pronovost de *The Painted Girls* est impeccable, on en oublierait presque que le roman a d'abord été écrit dans la langue de Shakespeare. *Les filles peintes* nous arrive ici après avoir plané en haut des palmarès du *New York Times*, du *Entertainment Weekly* et accédé au club de lecture de la version canadienne de *Châtelaine*.

Survivre coûte que coûte

« Je les empêche de grandir, alors que les filles les plus pauvres de Paris doivent vieillir le plus vite possible. » Antoinette explique à son amant, le bourru Émile Labadie, son désir de protéger ses deux sœurs. « Je voudrais être, dit-elle, juste un peu encore, le bouclier qui les protège contre la dureté du monde. » Ayant trouvé une place comme figurante dans l'adaptation au théâtre l'Ambigu de *L'Assommoir*, d'Émile Zola, ouvrage qui fait sensation à l'époque, car il laisse une place à des éléments réalistes et met en scène les petites gens, Antoinette ne se doute pas que son amant sera mêlé à l'un des procès pour meurtre



CATHY MARIE BUCHANAN



plus couru de l'époque. En effet, Émile et son complice, Pierre Gille, tueront et voleront la femme Bazengeaud. Pour cela, ils seront condamnés à la guillotine, puis graciés, et envoyés en Nouvelle-Calédonie, puis accusés à nouveau d'un autre meurtre. Antoinette n'arrive pas à se dire que c'est Émile qui a commis ces meurtres, mais sa raison finira par prendre le dessus.

Le roman fait alterner avec justesse les voix de Marie et d'Antoinette, ainsi que des coupures de journaux relatant les meurtres ou les actualités, roman choral pour deux sœurs qui s'aiment plus que tout au monde, mais que la dureté et les écueils de la vie séparent parfois. Cette double narration permet de ressentir de l'intérieur leurs peurs, leurs aspirations, leurs angoisses. Comme celles de Marie, lorsque Edgar Degas pose le regard sur elle dans la salle de répétition de l'Opéra :

Monsieur Degas est assis dans son coin habituel, tour à tour griffonnant dans son carnet de croquis et s'adossant dans sa chaise, nous fixant comme s'il ne savait pas que c'est impoli de dévisager ainsi les gens. [...] Il me donne la chair de poule ; j'ai l'impression qu'il peut voir sous ma peau. Et il n'a même pas la décence de détourner son regard lorsqu'il croise le mien. Aujourd'hui, je l'ai senti intensément, ce regard, comme s'il pouvait voir à travers moi et me brûler la peau. (p. 63)

Degas voit en Marie une ligne particulière. Portée par le mythe d'Eugénie Fiocre, danseuse étoile immortalisée par lui et devenue par la suite marquise, elle accepte les quelques francs que l'artiste lui propose pour aller poser dans son atelier, même si les petits rats ont une piètre estime du talent de portraitiste de Degas, qui immortaliserait « [d]es danseuses qui tirent sur leurs bas ou qui se grattent le dos » (p. 32), selon les dires d'Antoinette.

Les filles peintes se dévore autant pour la puissance de sa trame narrative que la richesse des renseignements que l'on découvre sur la Belle Époque. Un roman historique très réussi !

☆☆☆ ½

DENIS ROBITAILLE

Le frère du trapéziste

Montréal, Fides, 2014, 416 p., 32,95 \$.

Il était une fois l'aventure

Deux frères, l'un resté sur la ferme familiale, l'autre parti faire le trapéziste dans les hauteurs d'un chapiteau européen, et un père sur le point de rendre son dernier souffle. Un triangle familial apparemment simple, mais qui s'avère riche et complexe sous la plume de Denis Robitaille.

Dans *Carnivale*, une excellente série américaine diffusée entre 2003 et 2005 sur les ondes de HBO, le spectateur suivait les tribulations d'un jeune homme engagé dans un cirque ambulante aux prises avec ses démons intérieurs, et celles d'un pasteur américain luttant farouchement contre le Mal. C'est que l'univers des saltimbanques, clowns et autres tigres apprivoisés offre tous les éléments pour créer au moins une histoire haute en couleur, au pire, un espace de tous les possibles pour les personnages qui y évoluent.

Le romancier Denis Robitaille va plus loin encore et oppose l'éprouvant mais satisfaisant travail de la terre et le labeur tranquille à en retirer à l'effervescente et enivrante odysée des travailleurs circassiens, avec ses hauts et nombreux bas, mais surtout sa passion violente et ses nuits endiablées. Et il le fait avec les deux frères Gauthier, Joseph, l'aîné, amoureux de sa terre canadienne, et Francis, le cadet, devenu trapéziste pour le Rudolf Barney International Circus.

C'est quelque part dans les années 1910 que commence *Le frère du trapéziste*, par la visite de Francis dans la maison de son enfance et le décès du père, Eugène, alias « vieil ours ». Alors que tous auraient pu s'attendre à ce que le vieil homme lègue sa terre à son fils qui en prend déjà soin, il la laisse plutôt à Francis, celui qui a disparu sans laisser d'adresse. Peine et consternation pour Joseph qui décide de s'embarquer sur un bateau à destination de l'Europe pour aller régler l'histoire de vive voix.

Le cirque a planté son chapiteau multicolore à Paris. Joseph découvre avec stupéfaction les superbes pirouettes de son frère, exécutées à plusieurs dizaines de mètres du sol et sans filet. Sur la route, Joseph a fait la rencontre d'une troupe modeste, certes, mais talentueuse et dont le cirque est plus une raison de vivre. Stella y est jongleuse et Joseph s'éprend d'elle. Ensemble, ils arriveront dans la capitale française.

La guerre comme toile de fond

Denis Robitaille a le talent de nous plonger une phrase après l'autre dans une tension palpable, ce que peu de romans historiques réussissent très bien. Il nous fait oublier que Paris est près de l'hécatombe avec l'imminence de la Grande Guerre, ou que le cirque Barney est au bord de la faillite, pour nous plonger dans des drames humains puissants. En fait, l'auteur fait endurer le pire à ses personnages.

Joseph n'a plus la terre qu'il hérite tant, Francis se fait voler la vedette par Stella, devenue la cracheuse de feu Perséphone une fois intégrée dans le Barney Circus. Tout un chacun est tiraillé dans son présent, son avenir, sa personnalité et ses envies. Surtout que Joseph a mis la main sur des cahiers remplis de poésie écrite par son père, dont les propos lui font détester davantage le vieil homme, mais lui en font aussi découvrir une autre facette, plus humaine, moins rude.

Robitaille a bien saisi et sublimé la complexité des hommes et des femmes, peu importe l'époque, le lieu — le Québec, les tranchées, les



DENIS ROBITAILLE

cales d'un navire, Paris —, et son roman, même s'il est parfois un peu trop touffu, a le mérite d'être une véritable exploration de l'âme humaine. Si vous aimez en plus les abords des cirques d'antan, l'excitation sera déçue.

☆☆

ALAIN BOUCHER

La mer de Cocagne

Montréal, Hurtubise, coll. « Roman maritime », 2014, 320 p., 27,95 \$.

Voyage interminable en Canada

Les eaux riches en baleines et autres mammifères marins du Saint-Laurent sont la toile de fond du premier roman d'Alain Boucher, *La mer de Cocagne*, qui n'a de plaisant que le nom.

La lecture est ardue, oui, avec la multitude de termes techniques, le langage spécifique à l'univers maritime de l'époque, et les dialogues parfois obscurs des protagonistes, Bretons et Basques du XVI^e siècle, mais ce n'est pas ce qui rebute le plus dans ce roman. C'est que la lecture impose une trop grande distance entre les personnages et leurs aventures. Un peu comme une histoire imperméable à la psychologie ou aux passions des hommes et femmes qui y habitent.



On suit le jeune marin Kavad Disañv depuis les côtes qui l'ont vu naître en passant par Saint-Malo où il rencontre Jacques Cartier en personne, mais qui ne peut le prendre sur son bateau, car son prochain voyage a été reporté, jusqu'aux côtes basques avec ses marins aguerris où il s'embarque vers le Nouveau Monde.

Kavad deviendra, grâce à sa hardiesse, l'un des meilleurs et certainement le plus respecté des gréeurs et gabiers de ce navire qu'il aime tant, la *Magdalena*, solide quatre-mâts d'au moins quinze toises de longueur. Portant désormais le sobriquet de Babordais, il découvrira les côtes majestueuses du fleuve Saint-Laurent.

Alain Boucher maîtrise certes son art, il exerce le métier de rédacteur spécialisé en transport et navigation maritime. Mais nous aurions aimé qu'il s'en éloigne un peu pour nous livrer toute la puissance de l'aventure des hommes plus grands que nature auxquels il a insufflé la vie.